

Mehrnoushe
Solouki



La Bataille d'Abura et d'Ahriman

*Les Dessous
des mythes iraniens
et mes ténèbres*

Mehrnoushe Solouki

La Bataille d'Ahura et
d'Ahriman

Les Dessous des mythes iraniens et mes ténèbres

© Mehrnoushe Solouki, 2023

ISBN numérique : 979-10-405-2582-0

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

En ressouvenir des martyres de la Révolution

Femme-Vie-liberté

**À ma jeune sœur Mehrnaz qui a quitté ce monde, pourtant elle est
présente dans mes mots**

Étrange dialogue avec le cœur

La veille de mon départ, mon esprit avait été consumé par les images et les signes. Depuis des nuits que je faisais le même rêve. Mais ce matin, c'était différent. Le ver de terre ne s'était plus arrêté à la porte du jardin de mon grand-père à Āmol. J'étais dedans. Les cyprès avaient perdu leur lustre et les broussailles s'étaient amoncelés, étouffaient les troncs. Entre l'enchevêtrement stérile des feuilles et des bambous ; quelque chose se grimpait et se coulait autour des branches et rameaux. Ses mouvements ondulants me rappelaient le ver de terre des rêves précédents et l'envie de l'écraser prenait l'éclat. Ma main serrait un objet acéré et la pression de l'acier aux creux de la paume, me rassurait d'avoir obtenu un instrument de découpage. J'avais pris de cible l'endroit où le corps lustré se mouvait, mais l'obscurité s'accumulait, embrouillait mes yeux. Lentement, à travers les fouillis, la tête d'un gros serpent noire s'était allongée. Tout à coup, sa bouche béante s'était ouverte ; dedans était noire tandis qu'un rais de lumière venait de profondeur d'un vide.

Le bourdonnement de l'urgence pompier s'élève et le passage d'un faisceau de lumière à travers la fenêtre frappe mes yeux. Mes doigts échouent dans leur effort de chercher la lampe de chevet. Une sourde irritation a affaibli mon bras. Le feu pompier était un secours pour me faire sortir du cauchemar. Mais où le vrai feu du secours pour me sauver de moi-même ? Depuis six mois, je fais le rêve du jardin de mon grand-père, devenu une jungle dévastée, abandonnée et finalement cette nuit la bête minable se transforme au serpent. Un ver de terre était caché derrière des fourrages et l'acier aiguisé n'était qu'un mirage. Étais ce le sort de maison que Papa Davoud nous avait laissé en héritage ?

Lors de cérémonie de Remise du turban, le grade de *Hodjatoleslam*, signification du Preuve de l'islam, avait été attribué au disciple de l'école théologique de Najaf. Au nombre des savants marquants, *Hodjatoleslam Mirza Davoud* fût l'inspirateur du jihad spirituel. Au pèlerinage annuel de l'année neuf-cent-soixante-dix, les Gardiens de la Loi, *Fogaha*, avaient joui de force de persuasion de leur confrère. La conférence de Nations de l'Islam, l'Oumma, a eu lieu à la Médine, à l'époque où le soleil couchant du nationalisme arabe s'embrasait à l'aube de l'Oumma. Il avait paru difficile à l'adversaire de

Péninsule Arabique de sortir indemne de la force de raisonnement sans vergogne de théologien iranien. Les idées éclatantes que *Hodjatoleslam* avait tiré de son arsenal théologique, flamboyaient le ciel de Médine, la citée où le Messenger avait sanctifié l'exécution de Loi en formant la succession de califat.

En 1946, la plume à la main d'un Signe de Dieu nommé Ayatollah Khomeiny avait tissé la toile de verset : « La rétribution de ceux qui répandent le mensonge sur la terre sera la mort ou la crucifixion » (Cor5, 33). Les soldats secrets de l'Imam Caché survolaient partout et le ver exerçait son empire sur les mouches volantes. Trois hommes membre de groupe Fedayin de l'Islam poignardèrent Ahmad Kasravi et son assistant qui se trouvaient devant le palais de justice de Téhéran. Trente-deux coups avaient frappé de part en part son corps tandis que les employés entendaient les cris des meurtriers : « Nous avons exécuté l'ordre de Dieu ! »

Kasravi avait été assassiné par le glaive fabriquée à l'usine de Loi et ordonnance juridique à Najaf. Khomeiny était le disciple brillant de l'école. Les fatwas de mort dans les mains des soldas de l'ignorance se brandissaient, leur marche triomphale à travers le pays répandait les poussières sombres. Les années passaient et le jihad spirituel prenait plus de l'intensité et les discours Hodjatoleslam Davoud était l'ultime flambeau de l'intellect. Le serviteur de l'islam s'était mis au travail comme un forgeron qui aiguisait le fer abîmé du glaive. Mais son effort fût vain, sans retour. Aucun polissage n'a pu enlever les obscurités d'une arme mortifère. Cette défaite lui procurait le sentiment de repentance.

En 1975, la Fête de Sacrifice fût célébrée à la matrice de naissance de l'islam, la Mecque. Mais l'intellect du théologien gradé s'était déserté. Les applaudissements de public résonnaient depuis un autre monde qui fût déjà réduit à la poussière du désert. Désormais, le débat avec des congénères sunnites de rive opposée, paraissait un combat perdu.

À son retour, le Repentit s'était adonné aux travaux de transformation de grande mosquée de quartier de Niaki. Le district de la ville d'Āmol, jadis appartenait aux seigneurs locaux qui constituaient le corps clérical de province de Mazandéran. Les réformes de la révolution Blanche du Shah avaient institué la possession des trains aux habitants indigènes. Dans sa jeunesse, le disciple de l'école de Najaf avait hérité le bâtiment de mosquée de son père de la même lignée cléricale. Le domaine de dix hectares était situé à vingt kilomètre des

chaînes montagneuse d'Alborz. Une fois que l'autorisation avait été obtenue, la mairie avait ouvert le canal d'eau qui descendait de la rivière de Jajroud. Ainsi, une Arche avait été construite et sa voûte étincelait l'azur de Niaki. Le premier collège mixte avait ouvert sa porte. Les jours de la semaine, la salle principale avait été cloisonnée, pour servir aux élèves. Ainsi mon grand-père était le Pîr et le directeur de l'école publique. Il était cruel avec ses disciples et tendre envers les enfants.

Hommes et femmes de toutes classes sociales, étaient enchantés de venir en volontariat pour arracher des herbes rêches qui piquaient les pieds. Les voisins s'étonnaient que les diplômées des universités, les chouchous des familles aisées, lavaient les toilettes, dépoussiéraient des pièces et sans broncher, ils servaient du thé aux invités et en compagnie du Pîr tapissaient le terrain de cyprès. Mais la volonté de creuser leur esprit dirigeait les activités au-delà du jardin naturel. Si le l'école était l'intellect, le jardin était le coeur du maitre. Un corps métaphysique existait derrière le corps physique ou bien d'une certaine façon, une vie de l'esprit palpitait à l'intérieur du cerveau.

C'est ainsi que les dizaines cyprès avaient répondu aux enseignements du Maitre-Jardinier pour arracher les fourrages et rameaux d'un corps qui vivait à l'intérieur du corps en chaire. Pour ainsi dire qu'hormis la rivière de Jajroud, les séminaires du Pîr étaient un autre canal d'arrosage. Bien entendu, il n'était pas question d'apaisement morale à l'exemple d'un déprimé qui cherche à se guérir en se rendant dans un cabinet médical nommé « la mystique ». Le soufi oisif qui s'abandonnait à son maître comme un cadavre dans les mains de son laveur, se désespérait du Pîr Davoud. Tout le monde travaillait pour gagner sa vie et plutôt lui-même qui avait transformé le cadeau de la Révolution Blanche au verger de fruit et légumes.

Les flèches empoisonnées des accusations des mollahs, ne reculaient pas le roi. Derrière son armure du respect des traditions religieuses, l'âme rebelle palpitait. Même s'il lui fallait tenir compte du soutien du clerc qui gouverne sur la mentalité du peuple, au tréfonds de son état d'esprit, Mohammad Reza Shah lui-même ne cachait pas ses ailes. Devant les caméras des télévisions, il levait sa coupe du vin sans honte, ni considération. Bien entendu, son entourage l'avait averti des conséquences de ses actes provocatrices et justement les cyprès d'Âmol personnifièrent le Shah, un Rostam au bras de sincérité qui tenait en avant son épée pour que l'ennemi aperçoive son attaque.

La révolte spectaculaire de deux mille cinq cent huit de l'année Royale et soixante-dix-neuf de l'année grégorienne, mis fin à l'assurance que le roi avait accordé aux cyprès spirituels. Le référendum de l'année quatre-vingt avait donné aux députés de Dieu, le mandat d'exécution de Loi Pénal. Les médisances avaient rouvert les lèvres, le clerc jetait le feu de l'enfer chez l'opinion publique. Par-dessus de l'Assemblée nationale, les Signes de Dieu, Ayatollahs, étaient devenus les membres du Conseil de l'Intérêt du Régime pour exercer leur autorité légale. Quoi que le ministère de Renseignement n'avait aucune preuve pour élever d'accusation d'hérésie et le Procureur avait rendu l'ordonnance de fermeture de l'école, pourtant, le plume à la main d'un Signe de Dieu était le ver à soie qui avait tissé la toile de chasse d'un « esprit dérangé ».

En reconnaissance de danger que présentait l'héritage du bâtiment, mon père et sa sœur se sont démenagés à Téhéran. La sécurité, c'est de descendre de rebord du toit de maison paternelle. Il fallait supprimer tout ce qui s'orientait à ce rebord mystérieux qui avait fait trembler la famille. Mais pour moi, descendre était une chute.

Ce n'était pas du tout une schizophrénie. La vie s'était arrêtée et la joueuse des poupées, la gamine qui s'accoudait devant la poste de télévision, était morte et les grognements du chef de famille n'atteignaient plus ses oreilles : « Comporte-toi comme une élève normale ! Tant pis pour les mauvaises notes en math au moins que les éducateurs ne nous convoquent pour d'autres ennuies ! »

Maman prenait son temps à la cuisine, l'odeur du riz au safran et Kebab était appétissante, elle m'appelait vainement depuis la table : « Le dîner est prêt, viens ! » et le chef de famille toujours prise à ses remontrances : « Au lieu de faire idiot, regarde ta cousine et ses notes qui honorent ses parents ! ». Et mes yeux voyageaient au ciel de Niaki alors que le père remontait ses bourdonnements : « Lève la tête ! Oh ! Où tu es ? ». Et l'imagination me nourrissait au-delà des nourritures terrestres. Le bébé affamé s'agrippe au sein de mère sans réfléchir aux vitamines contenues au-dedans. Et le père, échu dans l'éducation de son enfant, grommelait : « Tu n'aurais aucun avenir, Malheureuse ! ».

À l'âge de dix-sept ans, les examens préparatoires de bac s'approchèrent et les parents ne me demandaient plus le compte rendu. L'université n'éveillait rien dans mon esprit. J'avais déjà construit mon école, une discipline secrète à l'écart

du celle de ministère de l'éducation de la République Islamique, voilà le veilleur, toujours debout, toujours les yeux et les oreilles ; surtout au moment qu'à la tombée de la nuit, elle refusait de dormir. Il ne faut pas s'endormir avant que l'oncle Nowruz de l'imagination m'apporte des beaux cadeaux. Le bavardage des adultes pendant avait trop gaspillé ma vie, et voilà la renaissance au moment que je mettais ma chemise de nuit, La fenêtre de ma chambre s'était ouverte sur un autre monde. Ce regard perçant aux traits durs me hélait de horizon rayonnant de son jardin, son éclat étincelait les nuits de tristesse. L'intensité de lumière mettait le feu aux manuels scolaires de République islamique.

La danse des cyprès

Le rêve avait laissé son sillage comme une belle gazelle qui répande son parfum avant de se disparaître à la vue. Mais, Maman l'avait interprété comme une superstition. Sa réaction avait pris l'aspect d'un rire étouffé plutôt que se laisser à l'irritation à l'idée qu'un simple rêve aurait le pouvoir de m'encourager de prendre le risque de voyager avec un groupe étranger. En dépit de ses manières habituelles de faire semblant qu'elle ne s'inquiète pas pour moi, cette fois, elle a dû me faire peur :

— En France, tu es en sécurité, pourquoi tu veux te faire des ennuis ?

— Justement, ici, je ne me sens plus en sécurité !

Les années se sont écoulées et qui étais-je, hormis un cadavre tombé en bas du toit de la maison. Toutes les nuits j'ai tourné la clé dans la serrure mais la porte n'a pas été ouverte. C'est cela la plus pire défaite. Le temps est venu pour tuer le serpent du cauchemar avant qu'il prends le large. Une fois qu'il prends assaut, il sera trop tard pour le rattraper.

L'amour ne dément pas lorsqu'elle me promet que l'acier retombera à nouveau dans mes mains. À ce moment, rien ne serait plus capable de détruire le jardin de mes ancêtres; aucune crise économique ou la guerre, ni maladie ou le désastre naturel, rien n'est plus tranchant que la lame du jardinier de l'esprit.

L'approche de l'aube est un retour au monde concret et l'obligation de mettre fin aux expressions abstraites. Pourtant, mon corps est frappé par des éclats du soleil qui vient de se lever. Il est évident que mes joues brûlantes et les sueurs ne sont pas liées à un symptôme pathologique.

Le Smartphone sonne six heures du matin, le souffle de l'aube caresse mes joues enflammées, la fenêtre s'ouvre sur le jardin de ma conscience. Une jungle de végétation abandonnée et la cause de la dévastation du jardin de mon grand-père vient de sortir de sa cachette, le ver de terre est devenu le dragon.

Où est l'acier pour tuer l'ennemi féroce ? Mais ne fallait-il pas avant tout, faire fondre la glace de la peur qui pendant des années m'avait figée dans